

F. GACHE

DISCOURS DE RENTRÉE

ALLOCUTIONS

ADRESSÉES

aux Élèves de 3^{m^e} et de Rhétorique

Du LYCÉE J.-B. DUMAS

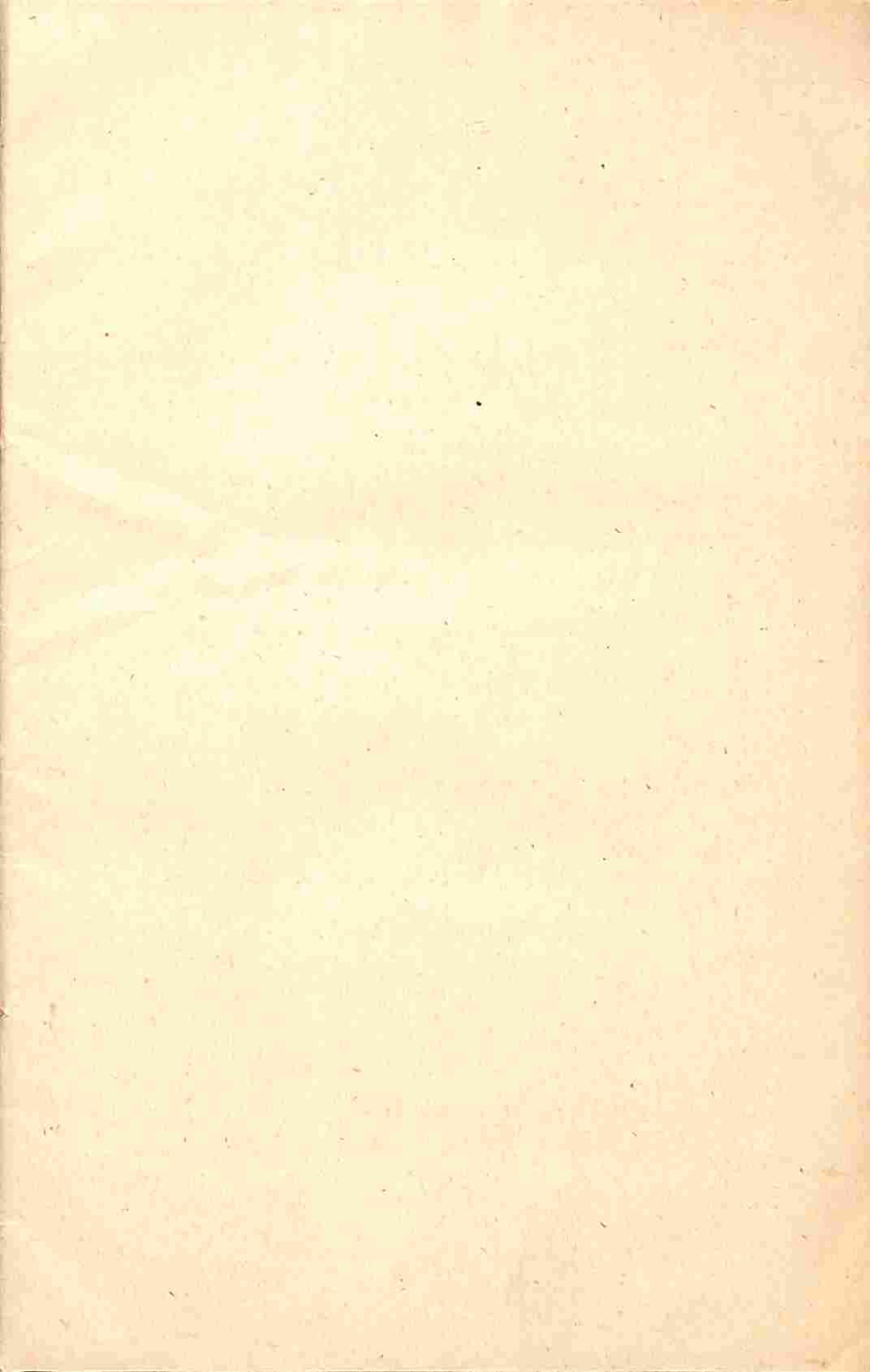
1896-1899



ALAIS

A. VEYRIÈRE, Libraire-Éditeur, Place de l'Hôtel-de-Ville

1900





F. GACHE

DISCOURS DE RENTRÉE

ALLOCUTIONS

ADRESSÉES

aux Élèves de 3^{me} et de Rhétorique

DU LYCÉE J.-B. DUMAS

1896-1899



ALAIS

A. VEYRIÈRE, Libraire-Éditeur, Place de l'Hôtel-de-Ville

1900



DISCOURS DE RENTRÉE

1896

MES CHERS AMIS,

Cette première classe de l'année scolaire nous appartient : nous pouvons l'employer à notre fantaisie ; demain nous n'aurions pas la même liberté, parce que, les livres une fois distribués, le travail commence. Aujourd'hui nous ne ferons rien. Je ne me propose pas, cependant, de vous mettre en récréation : les jeux de votre âge ne s'accrochent guère des salles closes, des tables et des sièges ; sans grand air, sans espace, il n'est point de jeux pour les enfants. Puis, nous avons des voisins que vos cris dérangeraient. Si l'on tient à être juste et bon, il faut toujours et partout se souvenir que l'on a des voisins ou qu'on en peut avoir, et alors ne se permettre rien de ce qui leur serait une gêne ou un ennui. Cette habitude de penser à ceux d'à-côté presque autant qu'à soi-même s'appelle la politesse : c'est une qualité française si, comme on le prétend, ce sont nos ancêtres qui l'ont inventée. Nous aurions mauvaise grâce à ne pas soutenir, par notre conduite, cette prétention. Mais, quand un homme songe à ses voisins, non pas seulement pour ne point leur être désagréable, mais aussi pour leur venir en aide et leur faire du bien, cela s'appelle de la charité. C'est une haute vertu ; je suis heureux de vous en avoir dit un mot en passant.

Nous ne voulons pas travailler, et nous ne pouvons pas jouer. Alors, que faire ? Voulez-vous que nous causions ? et, pour que

la conversation vous intéresse, voulez-vous que nous causions de vous? C'est un peu une manie, chez moi, d'entrer en relations avec de nouveaux élèves par une causerie familière, où nous nous occupons de nos petites affaires. L'an passé, à pareille époque, vos camarades et moi nous nous entretenimes de ceci : Qu'est-ce qu'une bonne classe? et nous tombâmes d'accord qu'une bonne classe n'est pas celle où dominent les élèves intelligents et supérieurement doués, mais celle où se rencontre le plus de bon vouloir, de conscience, d'honnêteté, de franchise, celle où il y a le plus d'enfants résolus à bien faire leur métier d'élèves. Cette année, j'aimerais à aborder un autre sujet, et, si la matière ne vous paraît pas ingrate, nous parlerons de ces bâtiments grandioses qui abritent certains d'entre nous plusieurs heures par jour et logent les autres durant des années.

Parlons donc de votre Lycée.

Le connaissez-vous? La question semble ridicule. Nous allons bien voir. Assurément vous ne seriez pas embarrassés pour aller d'un bout à l'autre les yeux fermés. Ce qui n'empêche pas que j'aie quelque raison de dire : Non, vous ne connaissez pas votre Lycée. Pas plus que vous ne connaissez un passant que vous rencontrez chaque jour sur votre route, et dont vous êtes capables de décrire l'habillement ou de dessiner les traits. Les gens que l'on connaît sont ceux dont on sait, je ne dis pas le nom, l'adresse, la profession, mais encore le passé et presque l'avenir, c'est-à-dire dont on connaît les antécédents, le caractère, la conduite, dont on peut dire d'où ils viennent et, par suite, prédire où ils vont, vers le bien ou le mal. Savez-vous cela de votre Lycée?

Cherchons d'abord d'où il vient.

D'où il vient? De loin, bien loin. Je ne voudrais pas remonter trop haut et vous dire que, si Grecs et Romains n'avaient pas envoyé leurs enfants à l'école, les Français du moyen-âge n'auraient peut-être pas songé à édifier, sur la montagne Sainte-Geneviève, ces collèges où l'on avait pour condisciples des étrangers de tout pays. Cependant, il est assez croyable que les Français d'aujourd'hui ne seraient pas si disposés à élever ces

coûteuses constructions si l'habitude n'était pas prise depuis des siècles : vous n'auriez pas de Lycée si, dès l'époque de J. César, les Gaulois n'avaient eu des écoles. Mais cela, au fond, vous intéresse peu.

Qui a créé votre Lycée? qui l'a bâti? Il ne s'est pas fait tout seul, n'est-ce pas? et ce n'est pas non plus un seul homme qui l'a fait. Quels sont donc ceux qui ont donné l'être à ce grand corps? Comptez-les si vous pouvez! Moi, je ne l'essaie même pas. Depuis l'homme politique qui le premier en a proposé la création jusqu'au dernier petit manœuvre dont l'épaule endolorie a monté là-haut ces tuiles, ils sont des milliers et des milliers! Ne sortons pas de notre classe. Ces pierres, ces fers, ces bois, pour les apporter là, pour les façonner, les agencer, que d'hommes il a fallu! Quelle collaboration ils nous révèlent! C'est à confondre l'esprit! Que de mains et de mains se sont ouvertes et fermées sur des outils de toute forme afin qu'il fût simplement possible de commencer ces quatre murs! Et si les pierres, les bois, le fer parlaient, nommaient ceux qui les ont lour à lour maniés, que de noms ils nous crieraient! un tel m'a tirée de la carrière, un tel m'a transportée, un tel m'a taillée, un tel m'a posée .. Et quelles confidences émouvantes, terribles, sortiraient de ces matériaux!... à nous faire frémir, à nous faire pleurer! Ce poêle que vous voyez en vous retournant, vous qui savez ce qu'est la mine, dites, pourrions-nous supporter ses révélations si soudain il se mettait à conter l'histoire de tel bloc de charbon qu'il consumera aux jours froids pour nous réchauffer!

Ces quatre murailles, entre lesquelles nous sommes après tout fort commodément, que d'êtres humains, sensibles comme nous au bien-être, aux douceurs de l'existence, ont peiné, ont souffert, ont perdu la santé ou la vie seulement pour les élever! Connaissiez-vous cela? l'aviez-vous vu, senti, en passant la porte? Depuis que vous habitez ce Lycée, aviez-vous une seule fois entendu ce que ces murs, ces tables, ces bancs, tous les objets qui nous entourent ou qui nous servent, vous disent aujourd'hui? Veilles, sueurs, gémissements, sang même, voilà de quoi est fait cet édifice.

Il est; il faut qu'il dure, il faut qu'il serve, et c'est alors

une nouvelle collaboration qui commence, non moins émouvante que celle qui l'a créé. Pour entretenir ces vastes bâtiments, pour faire vivre ceux qui l'habitent, il faut de l'argent, beaucoup d'argent. Et, l'argent, je remets à une autre fois le soin de vous montrer que c'est encore veilles, sueurs, souffrances, sang et substance d'être humain. Pour le moment, allons rue de la Bienfaisance. Vous connaissez tous, dans cette rue, une maison sur laquelle se trouvent écrits ces mots : *Perception d'Alais*. C'est là que tous les habitants de l'arrondissement, les indigents exceptés, vont payer l'impôt ou les *contributions* ; ce dernier mot est plus expressif. Il vous dit que l'on parle d'une somme donnée par tout citoyen apte à *contribuer* aux dépenses communes. Cette somme, les uns n'ont pas de peine à la mettre de côté : ils gagnent ou ils possèdent beaucoup ; le sacrifice, pour eux, n'est pas pénible. Et, cependant, ce mot de sacrifice convient même quand il s'agit de citoyens riches ou aisés. Supposons que je paie annuellement 100 fr. de personnelle-mobilière : voilà 100 fr. que je pourrais employer à ma fantaisie, et dont, bon gré mal gré, je dois me dessaisir.

Mais le sacrifice que je fais n'est rien, absolument rien auprès de celui que l'État impose aux pauvres gens. Eux, ce n'est pas sur le superflu qu'ils rognent pour satisfaire le percepteur, c'est sur le nécessaire, c'est sur le pain de chaque jour. Les 3 fr. qu'un malheureux verse au bureau des contributions, et dont une part sera affectée à l'entretien de votre Lycée, ces 3 fr. l'auraient nourri lui et les siens toute une journée. Et, ce qui est à considérer, ce malheureux, qui contribue de son obole, qui, pour vous, chaque année, se prive et prive les siens, jamais il ne s'est assis sur ces bancs, jamais peut-être ses enfants ne s'y assiéront, ni les enfants de ses enfants : c'est un luxe qui leur est interdit. Comprenez-vous la grandeur, la beauté de son sacrifice ? Moi, dans ma jeunesse, je suis allé au Lycée ; mes enfants, je l'espère, iront aussi dans un Lycée ; la reconnaissance pour le passé et l'intérêt personnel pour l'avenir me rendent plus léger le sacrifice de mes 100 fr. Mais, ce pauvre, ces légions de pauvres, — car vous savez bien que dans tout pays les pauvres sont la majorité, — eh bien, ces pauvres, quel courage il leur faut, quelle résignation, quel oubli d'eux-mêmes,

quel respect du législateur et de ses ordres pour se dépouiller, afin d'assurer à d'autres des biens que ni eux ni les leurs ne pourront goûter jamais!

Connaissez-vous, maintenant, votre Lycée? Seriez-vous embarrassés pour répondre à ces questions : d'où vient-il? de quoi vit-il? Il vient, il vit de la collaboration sans cesse active du sacrifice constant de milliers d'êtres humains. Mais vous ne savez pas encore où il va? pourquoi il est? « Il y a dans la ville un Lycée; on m'y envoie, j'y vais. » Cela suffit-il à votre curiosité? Vous y allez, mais pourquoi faire? Pour y faire vos études? pour obtenir le grade de bachelier? pour vous préparer à conquérir dans le monde une brillante position? Est-ce bien pour cela? Franchement, croyez-vous que tant de gens ont peiné, gémi, contracté des maladies mortelles, fait des chutes qui les ont conduits à l'Hôpital, que tant d'autres s'ôtent le pain de la bouche ou se privent de quelque plaisir pour que le jeune un tel, bien logé, bien nourri, — je connais les plaintes de certains délicats, — travaille, oh! doucement, à se faire une bonne position? Il ne nous est pas possible de conserver cette illusion.

Permettez-moi un rapprochement. Il y a souvent, dans une famille pauvre, un enfant qui paraît mieux doué que ses frères; puis, il est venu le dernier, au bon moment : les aînés, déjà grands, travaillent; ce qu'ils rapportent au logis est peu de chose, mais les gouttelettes font des ruisselets. La famille n'est certes pas opulente : elle n'est plus misérable. Et, alors, le père, la mère, la grande sœur, les frères, d'un élan unanime, conçoivent de hautes espérances et s'entendent pour les réaliser : « Celui-là ira loin, il faut le pousser; ça coûtera cher, mais n'importe; quand il aura réussi, il nous le revaudra, et puis, nous serons fiers de lui, qui sera un peu notre ouvrage. » Et, pour l'enfant chéri, pour l'espoir de l'humble foyer, les sacrifices ne comptent pas, ne coûtent pas.

Eh bien, vous êtes les enfants chéris, l'espérance des foyers pauvres de la ville. Vous n'êtes pas ici pour vous; vous êtes ici pour eux. Ils veulent, ces braves gens, que le pays ait des savants illustres, des magistrats doctes et intègres, des officiers instruits, des administrateurs capables, des financiers, des

commerçants, des industriels, des citoyens utiles, des chefs vraiment dignes de commander. Voilà ce que veulent les pauvres gens. Et les riches le veulent aussi, toute la ville, toute la France le veut. Vous êtes, vous serez longtemps, — avouons-le, — vous serez toujours les débiteurs de milliers d'inconnus qui vous font libéralement crédit de leur argent, de leur travail, de leur santé et de leur vie. Comprenez-vous, maintenant, que ce que vous venez faire ici, vous les privilégiés, c'est chercher le moyen d'acquitter cette dette sacrée. Et les misérables, qui sur ces bancs ne font qu'user des fonds de culotte... ne parlons pas d'eux ! non, après ce que nous avons dit, nous ne pouvons pas parler d'eux. Savoir seulement qu'il en existe, l'avouer tout bas entre nous, fait monter la rougeur au front. Dans votre classe, que je ne connais pas encore, j'espère qu'il ne s'en trouve pas. Mais il peut y avoir des enfants qui, jusqu'ici, travaillaient sans ardeur, ou qui se montraient quelquefois rebelles et désobéissants, ou qui s'amusaient — triste amusement — à dégrader ces bancs, ces murs... Ceux-là ne savaient pas. Maintenant, ils savent. Si, pour leur rappeler, la vue de ces murs ne suffit pas, si, leurs mauvaises habitudes étant déjà vieilles, ils ont besoin d'aide pour s'en corriger, qu'ils viennent à moi ; je les soutiendrai s'ils chancellent, je les relèverai s'ils tombent. Qu'ils viennent ici, après les classes, à cette chaire qui me parle aussi à moi et me commande de vous renvoyer, dans quelques mois, plus instruits et meilleurs, plus capables d'aimer et de servir tous les autres Français, vos frères et vos bienfaiteurs.

1897

MES CHERS AMIS,

Vous a-t-on jamais dit que le Lycée est aimable? que cette maison, qui, pour la plupart d'entre vous, remplace, durant tant d'années, la maison paternelle, mérite, elle aussi, votre amour? Non, n'est-ce pas? Peut-être même, dans vos familles, sans songer à mal, du Lycée vous a-t-on fait un épouvantail : « Ah! quand tu seras pensionnaire, tu verras si l'on te passe tes caprices!..... » ou bien : « C'est au Collège qu'on t'apprendra à obéir, qu'on t'assouplira le caractère!..... » Voilà ce qu'on a dû vous dire. Puis, on vous a parlé de séquestre, d'arrêts, de pensums écrasants, de pions et de cuistres ligués pour vous tourmenter en étude, en classe, partout! Si, à table, vous fesiez les dégoûtés, ç'a été quelque histoire de haricots avariés et quotidiens, de pain dur, de vin détrempe..... et ces menaces terribles, ces horribles récits vous ont serré le cœur : la réalité ne parvient plus à le faire ouvrir. Vous avez beau savoir et voir qu'on rit chez nous, qu'on s'amuse, que nul n'est malheureux, que nul ne souffre ni en classe, ni en étude, ni au réfectoire..... malgré tout, les vieilles préventions subsistent et vous n'aimez pas votre Lycée! Non, vous ne l'aimez pas; car, si vous aviez pour lui la tendresse que je vous souhaite et que je réussirai peut-être à vous donner, j'en saurais déjà quelque chose :

*L'amour n'est pas un feu qu'on renferme en une âme,
Tout nous trahit.....*

Or, jusqu'à ce jour, rien ne vous a trahis, mes chers

enfants. Mais, ce n'est pas votre faute. C'est la faute de tout le monde; comme je ne veux pas que ce soit la mienne, je m'en vais vous dire comment, si j'étais encore écolier, je m'y prendrais pour aimer mon Lycée et par quels actes je lui témoignerais mon amour. Car je voudrais voir, au moins les internes, vouer enfin à cet asile de leurs belles années, le culte dont on entoure la maison paternelle. La mode française est de passer ici comme dans une auberge dont on part sans remercier l'hôte et pour n'y plus revenir. Peut-on montrer plus d'ingratitude et de sottise! Mais, moi qui ne suis, par rapport à vous, qu'un étranger dans cette maison qui abrita vos frères, qui abritera vos fils, je sens dans tous les coins palpiter l'âme des ancêtres; je crois, dans les vagues échos, entendre les pas légers des générations qui s'avancent, et ces illusions touchent mon cœur, l'attachent à votre Lycée. J'aime un Lycée qui n'est pas le mien, et vous, vous resteriez indifférents! Est-ce possible?

Savez-vous ce que, pour mon Lycée, je ferais, si j'étais à votre place? D'abord, je me conduirais si bien, je travaillerais avec tant d'ardeur que, tôt ou tard, et grâce à moi, le Lycée ferait l'orgueil de la ville : je voudrais qu'il fût le premier du département, qu'il n'eût pas de rivaux.... Mais cela est facile et inventé depuis longtemps : il ne manque pas d'alaisiens illustres qui ont répandu la réputation de votre Collège. Cherchons autre chose. Voici : je mettrais dans mon Lycée le plus que je pourrais de moi-même, je consacrerai mes modestes ressources d'écolier à le parer, à l'embellir. Par exemple, pour remplir les bibliothèques, j'apporterais mes prix, mes livres favoris dont mon égoïsme ne se réserverait pas la jouissance, mes vieux livres de classe, mes collections de timbres..... puis, je solliciterais la permission d'apprendre aux murs les moins mauvais de mes dessins, les mieux notées de mes cartes, j'y voudrais encore mon portrait et celui de mes camarades, et, s'ils y consentaient, ceux de mes maîtres et de mes professeurs. Ces vilains murs inhospitaliers, qui semblent nous dire à tous : « Va-t-en vite; de toi je ne veux rien savoir, rien avoir, » comme je les forcerais à s'humaniser, à me sourire, à s'imprégner de moi! Leur gardant rancune de n'avoir rien conservé de nos

devanciers, je ne leur pardonnerais cette barbare et stupide indifférence que s'ils accueilleraient tous les souvenirs que pour nos successeurs il me serait doux de leur confier.

Quand une fois nous aurions, mes camarades et moi, aménagé notre classe et notre étude, nous demanderions que ces salles nous fussent réservées jusqu'à notre départ du Lycée. Fiers de ces petits musées, œuvres de nos mains, régal de nos yeux, nous aimerions à nous y réunir en dehors des heures de travail, à y recevoir nos amis des autres divisions et aussi à y convier nos professeurs et nos maîtres, que ces politesses affectueuses inclineraient à nous convier à leur tour chez eux. Puis, quand le moment serait venu de quitter la maison, au chagrin de quitter ces biens, nous trouverions une consolation dans la pensée que ceux auxquels nous les légue- rions tiendraient de notre exemple le désir de les augmenter. Et qui sait si nous ne garderions pas le secret espoir de venir de temps en temps les visiter?

Concevez-vous ce que deviendraient nos Lycées si les élèves étaient ainsi jaloux de les transformer en vraies demeures, s'arrangeaient pour y mener presque la vie de famille? Ce n'est pas seulement la nudité des murs qui soudain serait voilée, c'est le logis tout entier qui, jusqu'en ses recoins, s'emplit de mouvement, de chaleur, de lumière. Quelle révolution dans les mœurs du collège! dans les manières et l'esprit des collégiens! et, par suite, dans la conduite des classes dirigeantes, dont l'éducation se fait chez nous, et dans les destinées du pays, lesquelles dépendent de cette conduite. Actuellement, que savez-vous de ceux qui vous ont précédés? Vos anciens, vos *cubes*, comme on dit dans nos grandes écoles, que vous ont-ils légué? Et pourtant, — ce qui dans ces écoles est un hasard, mais dans les Lycées une règle, — vos *cubes* étaient, la plupart, vos parents! A ceux qui vous suivront, que laisserez-vous à votre tour? Rien, non plus, nul souvenir. Et pourtant, ces *conscrits*, ces *arrière-conscrits*, seront vos fils! La coutume qui tolère cela, qui veut cela, n'est-elle pas inepte, barbare? Vous êtes des héritiers et vous aurez des héritiers; vénérez le passé, préparez l'avenir; quel que soit votre âge, n'oubliez jamais que vous avez des ancêtres, que vous aurez des fils.... C'est

là ce qu'il faut, par tous les moyens, vous enseigner, mes amis, si l'on veut en finir avec l'égoïsme des sociétés modernes, où tant d'hommes vivent comme si nul avant eux n'avait vécu, et, ce qui est plus coupable, comme si nul ne devait naître après eux. Eh bien, c'est travailler à cette œuvre de relèvement social que de vous indiquer un moyen, non brutal, mais sûr de faire disparaître les Lycées-Couvents, les Lycées-Casernes, où à nos cœurs rien ne parle ni des disparus, ni des attendus; ces pépinières de vieux garçons où le français prend l'habitude de végéter seul, sans famille, dans des demeures banales, dans ces tristes abris de nomades : la chambre garnie, le cercle et le café; oui, pépinières d'arbustes monstrueux qui ne savent plus prendre racine et ne voudront pas porter de fruits.

Si vous étiez plus grands, à la veille de partir d'ici, je vous dirais encore comment vous pourriez prouver votre amour au Lycée, même après l'avoir quitté. Du moins, je puis, dès maintenant, vous confier — comme une semence que l'avenir fera germer — ce que parfois je rêve en voyant les généreuses aspirations de notre temps vers la solidarité.

Je rêve des Lycées que leur population enrichirait du superflu dont l'État a le droit, et, selon moi, le devoir de se désintéresser. Je rêve des Lycées qui, accrus sans trêve par les libéralités des anciens élèves, dotés par les particuliers de salles de conférences, de bibliothèques, de salles de concerts, de collections rares, de musées, de chaires locales, etc., seraient transformés, par des annexes de toute nature, en vastes et opulents palais. Là, les plus instruits et les plus riches se chargeraient, aux heures oisives du soir ou des jours fériés, d'enseigner ou de distraire les moins favorisés! Pareils aux gymnases de la Grèce, dans lesquels les vieillards venaient converser et les adultes s'entraîner aux travaux guerriers, tandis qu'en un coin silencieux les tout petits épelaient Homère, les Lycées, dans chaque ville, deviendraient la maison commune, le doux et chaud foyer national où les hommes de tous les partis, de toutes les croyances, de tous les âges, se rapprocheraient dans un même esprit de paix et d'amour pour s'exercer aux nobles travaux ou s'égayer aux distractions saines et viriles.

Que si l'on m'accusait de vous leurrer d'imaginations vaines

et d'utopies, j'aurais, mes amis, plus d'une réponse à faire pour me disculper. D'abord, je citerais l'exemple d'un riche toulousain, M. Ozenne, qui, le 5 décembre 1894, a offert à son Lycée un magnifique château et un splendide domaine de 30 hectares. Ainsi, quand je souhaite que les particuliers fassent des largesses à nos établissements, il se trouve que déjà mon rêve est réalisé au moins dans une ville. Je rappellerais ensuite ces cours d'adultes, où des hommes de bonne volonté, dans les Lycées, les Écoles, les Mairies, groupent autour d'eux les ignorants, les désœuvrés pour les arracher aux distractions mauvaises, les instruire et les moraliser. Et voilà que mon rêve est encore réalisé d'un bout à l'autre du pays (1). Enfin, à ceux qui, malgré tout, me jugeraient trop chimérique, je dirais que, pour décider l'homme à l'action, il faut l'enchanter par des chimères très belles, lui ouvrir de trop larges horizons, lui suggérer de trop hautes pensées. Par une infirmité qu'il est bon de connaître pour s'en défier, nos forces restent toujours au-dessous de nos conceptions; aussi, quiconque borne ses desseins au possible se condamne par avance à ne pas même atteindre le possible, c'est par-delà qu'il faut viser, *excelsior*, plus haut, ou, comme j'aime mieux traduire, trop haut. Mon désir est de vous faire aimer votre Lycée : je vous montre ce qu'il faudrait accomplir pour que cet amour allât jusqu'à l'excès. Pour être certains d'aimer assez cette chère maison, proposez-vous tous de la couvrir de gloire et de la combler de richesses; que, si dans vos efforts vous n'arrivez qu'à l'enrichir chacun d'un excellent élève, cet échec sera encore méritoire, et, ni pour elle, ni pour nous, ni pour le pays qui veut d'utiles citoyens, vous n'aurez perdu votre temps et votre peine.

(1) Et, cette année même, il s'est réalisé, au Lycée J.-B. Dumas, où la Société pour l'éducation populaire a pu donner, de décembre 1899 à mars 1900, plusieurs séries de Conférences dans une salle gracieusement mise à sa disposition.

1898

MES CHERS AMIS,

Quand tout le monde autour de vous parle de la *question du latin*, se pourrait-il que celui-là seul n'en parlât pas, qui vous enseigne les langues anciennes? De cette question, je dois et je veux m'occuper avec vous. Mais, je vous préviens que je ne ferai ici ni l'apologie, ni la critique de nos programmes; mon rôle, très simple, est d'ailleurs tout tracé : j'ai à vous dire, moi qui suis votre professeur de grec et de latin, de quelle manière j'entends utiliser l'antiquité pour former vos jeunes intelligences, quelle méthode je compte suivre avec vous dans les exercices et les travaux que nous ferons ici à l'aide de la langue et des ouvrages des anciens.

N'attendez ni surprises, ni révélations. Avec moi, comme avec le professeur que vous avez quitté, vous apprendrez des leçons, vous ferez des versions et des thèmes, vous expliquerez les auteurs du programme. Entre la méthode de votre ancien professeur et la mienne, vous ne constaterez, probablement, que des différences de détail sans importance. Si, par impossible, les différences étaient très marquées, vous auriez vite, avec la souplesse de votre âge, perdu l'ancien pli, pris le nouveau; en tous cas, d'une divergence, même absolue, vous n'auriez à tirer aucune conséquence, sinon qu'il y a plusieurs façons d'exécuter une même chose. Et cela est une constatation bonne à faire dès l'enfance, pour se garder de l'esprit de système et de parti.

Les leçons de grec et de latin que nous emprunterons surtout aux poètes (la poésie est le pain quotidien de la jeunesse) devront être sues parfaitement avant d'arriver ici; la porte, une fois franchie, plus de livres! Je ne tolère pas ces repassages enfiévrés qui détournent de la classe ceux qui les pratiquent, ces chuchotements qui distraient, dérangent celui qui récite, sans profiter à personne; le moyen, en effet, qu'un

travail mécanique et troublé grave une leçon dans la mémoire ? Il faut que tous suivent la récitation, que tous y prennent part. Sur un regard, un geste, un mot de moi, chacun sera prêt à secourir les mémoires défaillantes, à rectifier les changements, à corriger la ponctuation, l'intonation, etc... Tantôt vous récitez le texte même, tantôt vous donnerez, de souvenir, la traduction ; mais, traduit ou non, le morceau sera dit avec intelligence, dans le ton, dans le mouvement qui, pour ainsi parler, l'éclaircissent et le commentent. D'autres fois, au lieu de réciter, vous résumerez en donnant le plan, ou vous apprécierez en jugeant soit l'invention, soit la disposition, soit l'élocution... Mais la récitation des leçons ne sera jamais une corvée dont une partie de la classe se désintéresse et qu'on expédie à la diable. Il faut que les leçons, récitées pour ainsi dire en collaboration, forment aux bonnes manières, induisent celui qui a la parole à plaire à ceux qui écoutent, accoutument les autres à écouter, à interrompre, à reprendre avec intelligence, avec tact, bienveillance et urbanité.

Les devoirs que vous me remettrez seront écrits sur une seule moitié de la copie ; ils vous seront rendus une première fois, le lendemain de la remise, marqués de simples barres à l'encre rouge au-dessous des mots ou des passages fautifs. Vous aurez à rechercher en quoi consistent les fautes signalées par ces traits ; vous les corrigerez en marge. Vous me rapporterez alors ces devoirs, afin que j'examine vos corrections, que je les rectifie ou les complète.

Surtout, n'oubliez jamais qu'un devoir qui porte votre signature n'est point une vile feuille de papier dont il vous est loisible de vous désintéresser une fois qu'elle est noircie. C'est une partie de vous-mêmes : vous y mettez de vous-mêmes plus que vous ne pensez : vos qualités les plus modestes s'y révèlent à votre insu, et aussi, et malgré vos efforts à les dissimuler, vos défauts les plus secrets. L'aspect seul de la copie, le pli proprement fait, ou allant de travers, l'écriture, la nature des incorrections... tout est indice. Qui donc, parmi vous, aimerait à donner, par pure négligence, mauvaise opinion de soi ? à trahir quelque vilain défaut, avec cette aggravation nettement visible : « je suis tel et ne veux rien

faire pour me corriger ! » Un devoir négligé n'est pas simplement un mauvais devoir : c'est une mauvaise action, et, de la mauvaise action, il a toutes les conséquences : d'abord, il afflige celui qui le lit. « Quoi ! dans ma classe j'ai ce garnement, et pour lui mes soins les plus dévoués ne pourront rien ! » Dans le mauvais élève, je vois le mauvais fils, le mauvais citoyen ; et, pour sa famille, pour sa cité, pour le pays, je tremble. Puis, ce devoir, de quel exemple est-il pour les camarades ! Pour l'auteur lui-même, il est pernicieux ; il l'endurcit dans le mal, car nos actes ne sont jamais sans suite. « J'ai bâclé ce thème, dit un paresseux ; mais, au prochain, je m'appliquerai. » Non, le prochain, en dépit des meilleures intentions, se ressentira du précédent : chaque jour est conditionné par les jours passés ; rien ne se perd, et telle faute commise d'un cœur léger, jugée sans importance, pèsera sur l'année entière, sur toutes vos études, sur votre vie. Ces feuilles de papier que vous me remettrez à jour fixe porteront écrits, quoi ? vos thèmes ? vos versions ? non, mes chers amis, bien plus : votre destinée.

Sortant des généralités, je voudrais, sur la version et le thème, vous donner des indications détaillées : mais cela viendra plus à-propos au courant de l'année. Aujourd'hui je vous dirai ce que j'aime à voir dans ces exercices. Je sais des gens qui les prennent pour des sortes de casse-tête inventés par des cuistres ennemis de l'enfance. Passons. J'en connais d'autres qui les considèrent comme indispensables pour apprendre le grec et le latin. Arrêtons-nous et raisonnons. S'il s'agit d'apprendre la langue grecque et la langue latine, ces devoirs écrits me semblent des moyens médiocres : proscrivons-les, supprimons cahiers et dictionnaires, multiplions les exercices oraux ; parlons, n'écrivons pas !

Mais, ces langues anciennes, qui sont claires, quoique très savantes, dont le vocabulaire, assez semblable au nôtre, est déchiffrable aisément, dont les tours assez éloignés de notre syntaxe exigent, de notre part, étude, réflexion et sagacité, ne serait-il pas plus sage de les considérer comme d'excellents moyens de stimuler ou d'assouplir l'intelligence et ses multiples facultés ? Dans la seule explication d'un court passage

d'auteur ancien, méthodiquement étudié, s'exerce tour à tour ou concurremment l'attention, la mémoire, le raisonnement... tous les modes infinis de l'activité cérébrale. Un interprète a mis en français des phrases allemandes : il a tout fait. Un négociant vous donne une lettre en langue étrangère, vous traduisez, et puis ? tout ce qu'en plus vous pouvez faire, c'est de noter les mots qui vous ont arrêté, ceux qu'il vous a fallu chercher dans le dictionnaire ; vous apprenez ces mots et c'est tout. Mais, quand un élève a traduit une version latine, il n'a rien fait. Il faut encore, il faut surtout qu'il démonte, remonte et critique le mécanisme des périodes, la savante construction des propositions dans la période, des mots dans la proposition ; il faut qu'il analyse tout le morceau, qu'il pèse les arguments, s'explique le choix qui les a fait adopter, la place qui leur a été assignée et en a renforcé la valeur ; il faut qu'il goûte le tour, l'allure, le ton, le charme, la finesse, la force de cette argumentation ; il faut que idées, plan, style, logique, rhétorique, poésie, science, moralité, tout ait été par lui tourné, retourné, vu, saisi, pénétré et rendu ; alors il a achevé sa version.

Et le thème ne prête pas à de moins utiles efforts. Il n'est point uniquement un exercice de grammaire : il est un exercice de logique, de bon sens, de tact, de finesse, de subtilité et d'expression. Si j'osais, je l'appellerais la forme la plus belle, parce que la plus rapide et la plus sûre, de l'analyse littéraire. Oui, le thème est le commentaire le plus expressif et le plus concis qu'il soit possible de faire sur une page de français. Car l'élève qui a fait un bon thème a rendu l'allure du morceau qu'il avait à traduire ; à l'aide des particules si abondantes et si précises des langues anciennes, il en a marqué les divisions que le français laissait à peine deviner ; à l'aide des conjonctions, il a lié les propositions que le français volontiers isolait ; enfin, par une transposition habile de nos substantifs en verbes, de nos adverbes en adjectifs, de nos abstractions en tours simples et concrets, il a mis à la portée des plus humbles intelligences l'écriture, toujours un peu aristocratiquement élégante, recherchée, travaillée de l'auteur français. Cicéron parle pour tous les Romains. Xénophon écrit pour tous les

Grecs ; les nôtres ne s'adressent qu'aux lettrés : voilà pourquoi, de toute nécessité, faire un thème grec ou latin, c'est expliquer, c'est commenter (sans paraphrase ; mieux, en abrégeant!), c'est simplifier et éclaircir.

Voyez-vous, mes chers amis, comment avec nos versions, avec nos thèmes, avec nos explications, avec tous ces exercices de grec et de latin, auxquels, sur les 432 heures que nous avons à passer ensemble cette année, il nous est prescrit d'en consacrer 360 ; voyez-vous qu'en définitive nous ferons du français ! Je m'exprime mal : nous ferons de la rhétorique, de la logique, de la psychologie, de la morale, et cela sans nous en douter ; nous apprendrons à comprendre, à sentir, à juger et à rendre compte de nos idées, de nos sentiments, de nos jugements ; or, comprendre, sentir, juger, penser au-dedans de soi, pour soi, ou à haute voix pour les autres, ce n'est pas du latin, ce n'est pas du grec : c'est de l'homme, c'est tout l'homme. Si je ne m'étais interdit de prendre parti dans la querelle, je vous montrerais encore comment les œuvres des anciens sont propices à cette culture de l'intelligence et du cœur. Il me suffit d'avoir montré à des élèves, soumis depuis déjà quelques années à la discipline classique, les moyens d'en retirer le plus grand, le meilleur profit.

A dire vrai, du temps de Rollin, et même du temps de Louis-Philippe, on n'entendait pas, comme je fais, l'étude des langues anciennes. De cela, ne soyons ni surpris, ni indignés. Ce qui fut jadis ne saurait être encore ; ce qui, autrefois, fut bon, a perdu ses vertus, ou même est devenu pernicieux : toutes les choses d'ici-bas sont en perpétuel changement. Comme tout le reste, et que nous le voulions ou non, nos méthodes d'enseignement varient, évoluent ; ce n'est pas le caprice de tel ou tel journaliste qui a fait surgir la *question du latin* ; elle est un produit naturel de la vie de notre nation en même temps qu'une preuve de sa vitalité, car un peuple chez lequel les institutions ne se modifient pas chaque jour par d'insensibles et constantes retouches, est un peuple mort. Que dis-je ? ce peuple n'a existé jamais.

MES CHIERS AMIS,

Au commencement de cette année, je veux livrer à vos méditations ce passage d'un auteur latin :

« Nous devons tous les jours appeler notre âme à rendre ses comptes. »
 » Ainsi parlait Sextius ; sa journée terminée, avant de s'abandonner au
 » repos de la nuit, il interrogeait son âme : « De quel défaut t'es-tu
 » aujourd'hui guérie? Quelle passion as-tu combattue? En quoi es-tu
 » devenue meilleure?... » Quoi de plus beau que cette habitude de repasser
 » ainsi toute sa journée! Quel sommeil que celui qui succède à cette revue
 » de soi-même! Qu'il est calme, profond et libre, lorsque l'âme a reçu ce
 » qui lui revient d'éloge ou de blâme, et que, soumise à sa propre sur-
 » veillance, à sa propre censure, elle informe secrètement contre elle-
 » même! Ainsi fais-je, et, remplissant envers moi les fonctions de juge, je
 » me cite à mon tribunal. Quand on a emporté la lumière de ma cham-
 » bre, je recommence une enquête sur ma journée; je reviens sur toutes
 » mes actions et mes paroles. Je ne me dissimule rien, je ne me passe
 » rien. Eh! pourquoi craindrais-je d'envisager une seule de mes fautes,
 » quand je puis dire : « Prends garde de recommencer; pour aujourd'hui
 » je te pardonne (1). »

Ces lignes, j'aimerais que chacun de vous les étudiât, s'efforçât d'en tirer, pour sa vie d'écolier, quelques indications salutaires. Je ne vous les donne pas en latin de peur que, par la force de l'habitude, vous n'y voyiez qu'un exercice de traduction, qu'une occasion de montrer votre sagacité à pénétrer le sens du texte, votre dextérité à le rendre en bon français, à le rendre, c'est le mot, sans en rien garder.

Publié dans la *Revue universitaire* du 15 octobre 1899.

(1) Sénèque, de la Colère, 3, 36.

Si vous aviez plus de maturité, je me bornerais à dire : « lisez, méditez, profitez. » Mais, tenant compte de votre inexpérience, je dois ajouter quelques explications.

Que penseriez-vous d'un commerçant qui ne ferait jamais d'inventaire ? qui achèterait, vendrait, mais ne vérifierait pas sa caisse, ne visiterait pas les rayons de son magasin ! Malheureusement, ce procédé étrange beaucoup d'hommes le pratiquent quand il s'agit, non de leur commerce, mais de leur existence. C'est à ces imprudents que Sénèque conseille de faire ponctuellement leur caisse chaque soir. Relevez, leur dit-il, vos pertes quotidiennes, vos gains journaliers ; tenez à jour le grand livre de la vie.

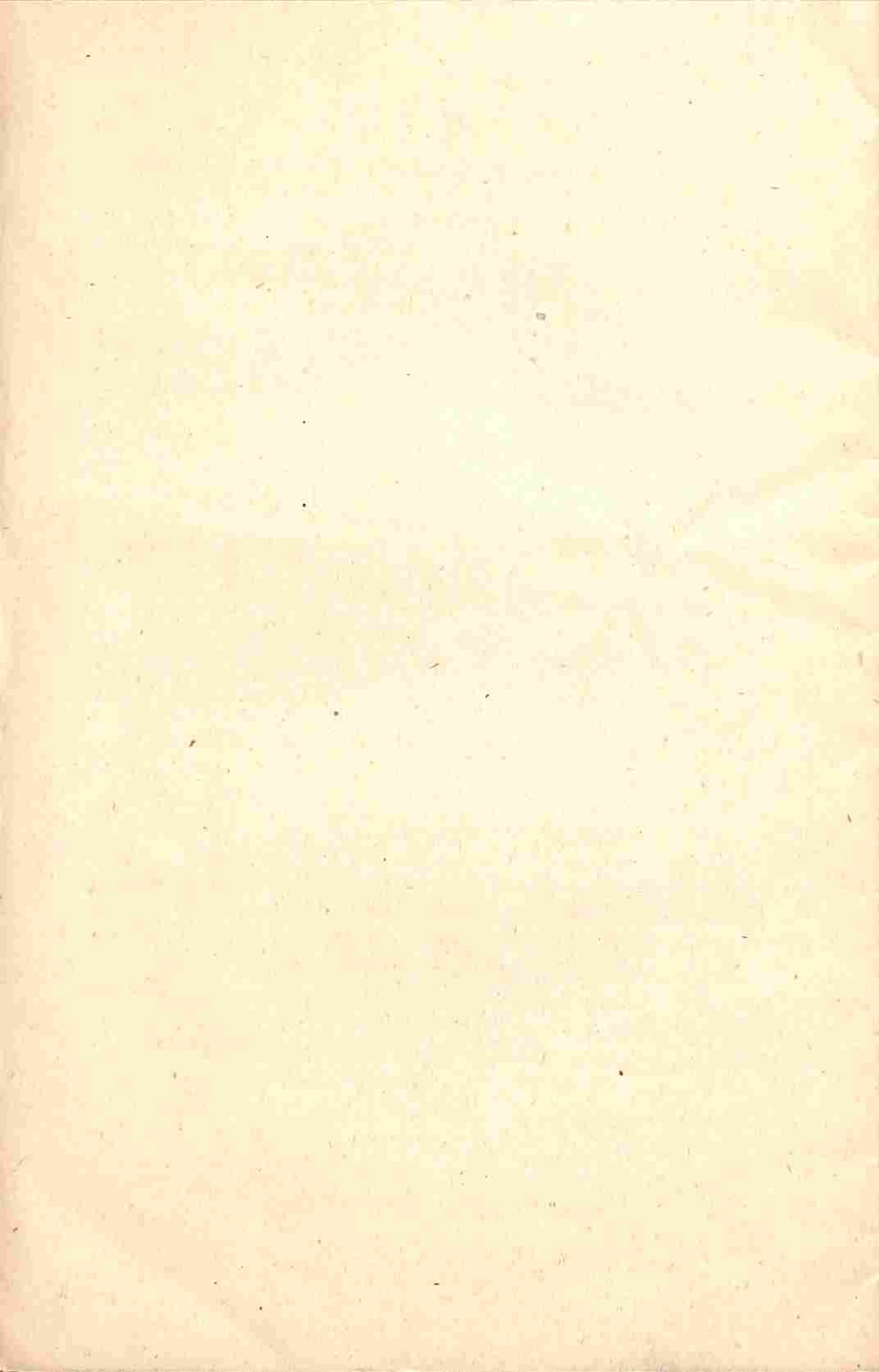
Et vous aussi, mes chers amis, apprenez à tenir à jour le grand livre de vos études.

Pour vous, dans la classe, chaque heure amène quelque acquisition nouvelle : le cours avance d'une leçon, l'explication des auteurs avance de quelques pages. Avant de s'endormir, le bon élève doit s'interroger : « Qu'ai-je donc appris aujourd'hui ? » Et, en un clin d'œil, il revoit sa journée entière, il se remémore tout ce que durant la classe, ou avant, ou après, il a fait, vu ou entendu. S'il est très consciencieux, il revient sur les gains de la veille et de l'avant-veille, et voilà accomplie, en quelques minutes, une utile révision. Notez que, par une pente naturelle, l'esprit qui vient d'inventorier ce qu'il a acquis, arrive à s'inquiéter de ce qu'il va acquérir, et que le bon élève qui repasse ainsi chaque journée, malgré lui se préoccupe de la journée suivante et se met dans la disposition voulue pour la bien employer. « Voilà donc, se dit-il, où j'en suis ; demain nous aborderons telle question, il me faudra apporter tel livre, rapprendre telle leçon..... » et il adviendra que le lendemain cet élève se trouvera excellemment préparé pour suivre le maître qui veut le conduire plus loin.

Bien que votre vie d'écolier soit moins active que la vie des adultes, il faut qu'elle soit aussi complète que la leur et que tout, en vous, fonctionne et fonctionne bien, le cœur autant que le cerveau. S'instruire est bon, se moraliser, s'*humaniser* est meilleur.

Voyez-vous où je veux en venir? Si vous utilisiez le conseil du philosophe pour régler aussi et avancer votre perfectionnement moral? Comment? par quels moyens? je ne veux pas vous le dire : les choses de la vie morale doivent être indiquées, non montrées; arrangez-vous avec vous-mêmes. Il me suffit de vous avoir signalé le passage de Sénèque et d'ajouter : Méditez-le; voyez si, pour finir vos journées, et aussi, quoique Sénèque n'en dise rien, pour les commencer, ces quelques lignes d'un ancien ne sauraient vous suggérer le plan d'une bonne discipline morale.





DU MÊME AUTEUR

Librairie A. VEYRIÈRE, place de l'Hôtel-de-Ville, à Alais

- La Rhétorique du Peuple** ou la lettre, la conversation et le discours public, avec une introduction par M. Antoine BENOIST, recteur de l'Académie de Montpellier. — Volume in-16 broché..... fr. 0,60

En préparation :

Le Bonheur, étude morale.

La Rhétorique du Peuple, édition de luxe pour étrennes et pour distributions de prix, augmentée de lettres, de conversations, de discours et d'un vocabulaire des noms propres et des termes techniques. — Volume grand in-8° Jésus.

Librairie G. KLINGSIECK, 44, rue de Lille, à Paris :

- L'Idéal de justice et de bonheur et la vie primitive des peuples du Nord dans la littérature grecque et latine**, traduit de l'allemand. — Volume in-8° broché..... 2,50
- Cicéron et ses ennemis littéraires** ou le *Brutus*, l'*Orator* et le *De optimo genere oratorum*, traduit de l'allemand et suivi du texte annoté du *De optimo genere oratorum*. — Volume in-8° broché..... 2, »
- Petit manuel d'archéologie grecque**. — Volume in-12 cartonné..... 1,50
- Stylistique latine**, 3^{me} édition, corrigée et augmentée par Max BONNET, professeur à l'Université de Montpellier, et F. GACHE. — Volume in-12 cartonné..... 3,50